

Thomas Medicus*

« Comprendre et non pas accuser, sans pardonner » – Retour sur le passé à l'époque de la post-mémoire

Carola Hähnel-Mesnard : *En dehors du destin de votre grand-père, votre livre tente de retracer un processus de prise de conscience concernant le rapport au passé. La tentative d'empathie « en faveur de la plus grande authenticité de l'expérience », la tentative de connaître, de ressentir les sentiments que votre grand-père aurait pu avoir – le tabou brisé d'une empathie avec le « bourreau » est d'abord déconcertant – est relayée par le recours à des sources historiques et par l'interrogation de témoins de l'époque afin de reconstituer les circonstances de la mort de votre grand-père en Italie. Ensuite, vous répondez avec les moyens de la fiction aux énigmes qui apparaissent lors de votre enquête et aux incohérences des témoignages. Quel rôle joue pour vous le fictionnel pour la reconstitution du passé ?*

Thomas Medicus : Laissez-moi d'abord dire quelque chose au sujet de l'empathie et ensuite sur le problème de l'authenticité. De là on pourra plus facilement passer au thème de la « fictionnalité ». Éprouver de « l'empathie » avec un « bourreau » a effectivement troublé certains critiques allemands. « A-t-on le droit d'aller jusque là ? » était la question rhétorique dans ce contexte. « Pourquoi pas » ou « Qui ou quoi interdit un tel procédé » est la question aussi bien rhétorique que je pose en retour. Se mettre à la place de personnages moralement douteux, voire méchants est le pain quotidien d'écrivains ou de scénaristes, et bien sûr plus d'un historien s'est déjà mis à la place de tel ou tel mauvais personnage de l'histoire mondiale. Pourquoi en exclure le national-socialisme ? Une des raisons pour de tels tabous est le malentendu très répandu que l'empathie est subjective, et du coup affirmative, alors que seulement les « représentations objectives » seraient « critiques ». Celui qui, comme moi, approche son grand-père de façon empathique – telle la crainte ou l'insinuation – ressentirait de la sympathie et tomberait ainsi dans des abîmes moraux inacceptables. Je pense que de telles équations sont profondément erronées, une raison pour moi d'éviter le terme « empathie » (« Einfühlung ») qui, en allemand, provoque facilement des malentendus et tend vers le kitsch.

Pourquoi avoir quand même choisi la voie de l'empathie ? Au début de mes recherches, je ne savais quasiment rien sur mon grand-père. Je savais seulement qu'il était né à Berlin en 1895 et qu'il était décédé en septembre 1944 en Italie après une embuscade de partisans. Si je voulais savoir le plus de choses possibles sur Wilhelm Crisolli, il ne me restait qu'une approche qui ne devait se limiter à la collection de simples faits. Comme l'exprime le titre de mon livre, j'ai risqué l'expérience de découvrir avec quel regard l'officier de carrière qu'était mon grand-père observait son monde et quelles expériences je pouvais lire dans son regard que je trouvais fixé sur différents portraits photographiques. Ce qui m'importait n'était pas seulement l'histoire des mentalités d'un officier qui avait servi dans trois armées, celle de l'Empire, de la République de Weimar et du Troisième Reich. Je tenais aussi à ce que, en tant que petit-fils et auteur, je ne m'élève pas dès le début au-dessus de mon grand-père et me procure ainsi une preuve de supériorité morale en présentant dans mon livre Wilhelm Crisolli

* Né en 1953, Thomas Medicus est auteur et journaliste et vit à Berlin. Il a été rédacteur au *Tagesspiegel* et responsable des pages culturelles à la *Frankfurter Rundschau* dont il a été correspondant culturel à Berlin jusqu'au printemps 2006. Ensuite, il a été chercheur invité au *Hamburger Institut für Sozialforschung*. Son livre *In den Augen meines Großvaters* (« Dans les yeux de mon grand-père ») est paru en 2004 à la Deutsche Verlags-Anstalt. Ce livre tente de reconstituer les derniers mois dans la vie du général de la Wehrmacht Wilhelm Crisolli, tué par des partisans en septembre 1944 en Toscane.

comme une personnification du mal. Cela n'aurait été rien d'autre qu'un cliché habituel et aurait, en plus, limité mon intérêt de connaissance.

Ce qui m'intéressait le plus était la question où était passé ce grand-père, sur lequel on gardait le silence, dans la mémoire familiale de l'après-guerre et quel rôle, conscient ou inconscient, il jouait pour les différents membres de ma famille. J'ai été moi-même étonné de constater à quel point mon complexe militaire d'origine que j'ai seulement découvert à travers mon livre, a influencé ma socialisation. Dans les années 1950, ce complexe a pris une forme civile et il a fortement influencé la conscience familiale d'appartenir à une élite sociale qui n'attendait rien de la guerre, peu de l'armée, mais d'autant plus de l'éducation, de la prospérité et de l'étiquette. C'est la raison pour laquelle dans mon livre, mon grand-père militaire joue entre autres aussi quelque chose comme le rôle d'un alter ego. Pendant longtemps, son métier de guerrier me terrifiait, mais à ma grande surprise et en contradiction avec la civilité de mon éducation j'ai découvert que sa virilité militaire m'avait aussi inconsciemment fasciné. Lorsqu'on ne se contente pas de faits, on ne peut plus non plus fuir les phantasmes.

C'est là qu'entre en jeu la fonction de la fictionnalisation. Elle se fait sans exception sur la base de faits, elle n'a donc rien à voir avec l'invention littéraire de réalités entièrement fictionnelles. C'est pourquoi j'utilise le terme d'authenticité plutôt de façon ironique. Comme l'auteur autrichien Norbert Gstrein, qui vit à Hambourg, je pratique également un « jeu avec des faits et des fictions ». En aspirant à l'expérience authentique, je suis conscient de ne jamais pouvoir atteindre une telle expérience. La fictionnalisation est un outil essentiel de mes tentatives de reconstitution. Il s'agissait pour moi de rendre concrets des processus historiques et des socialisations englobant plusieurs générations, mais aussi de comprendre l'efficacité à long terme des modèles de perception de mon grand-père. Je soutiens par exemple dans mon livre que Wilhelm Crisolli perçoit la Toscane avec le regard aussi bien d'un officier des chasseurs de l'Empire que d'un junker prussien. Raison pour laquelle il se méprend sur la Seconde guerre mondiale en la considérant comme le retour de la Grande guerre ; la Toscane est perçue suivant le monde de la petite aristocratie et de la bourgeoisie de Poméranie, en déclin déjà depuis les années 1920. De tels malentendus ne se laissent prouver ni par des témoignages ni à l'aide de quelconques documents de l'archive familiale. Mais quand on connaît les conditions sociales à l'Est de l'Elbe entre les deux guerres ainsi que leur histoire, cette hypothèse est tout à fait plausible. De plus, je tiens la condition spécifique de l'officier des chasseurs Crisolli, fidèle à l'Empereur, également pour responsable de sa dureté lors du combat contre les partisans en Toscane en 1944. Pour cette thèse aussi il serait difficile de trouver une preuve scientifique, mais grâce à la fiction littéraire, un tel lien se laisse affirmer de façon concluante.

Il en résulte une autre fonction importante de la fictionnalisation. Puisqu'elle se donne à voir de façon autoréflexive, on ne suggère pas au lecteur que la réalité décrite ici serait supérieure ou inférieure à celle de l'archive et de l'historiographie ou aux mondes sensibles auxquels on a pu accéder par empathie. Les passages fictionnels se situent sur le même niveau que les autres types de textes, ce qui m'intéresse, ce sont les lignes de rupture ainsi que la friction qui en résulte. Je ne voudrais pas dicter au lecteur ce qu'il doit penser, mais au contraire le faire participer au travail d'interprétation de l'auteur. Cela crée des malentendus auprès de lecteurs qui s'attendent à un message moral. En Allemagne, celui qui engendre le plus de sentiments de culpabilité possibles a toujours le plus de succès.

C. H.-M. : *Pourquoi avez-vous choisi pour votre livre une forme dépassant un seul genre, une composition entre essai d'histoire culturelle, autobiographie et roman ? Quelle signification accordez-vous à cette forme ?*

T.M. : Reconstituer la biographie entière de mon grand-père, qui à la fin était Général sans toutefois avoir été un militaire d'une importance historique ne m'a jamais intéressé. La reconstitution de quelconques entités a pour moi quelque chose d'idéologique, la narration linéaire m'ennuie. Qu'est-ce qu'est le début, la fin, le tout ? Personne ne le sait. Certains critiques de mon livre ont regretté l'absence de « contexte historique global ». Je ne sais pas ce que cela doit être. La répétition du déroulement de l'histoire telle qu'on le connaît ou la transposition de dates historiques à la biographie de Wilhelm Crisolli ? Je ne ressentais pas le besoin de compléter ; conscient du caractère inachevable de mon entreprise, je me contentais de fragments. C'est la raison pour laquelle je mets au centre le fragment biographique dont j'ai pu reconstituer les contours grâce aux quelques objets hérités à la mort de ma grand-mère. Mon point de départ archivistique était une cinquantaine de photographies, une lettre manuscrite de mon grand-père, son passeport et livret militaires ainsi que quelques rares autres documents. De tout cela se dégageait une période de trois mois et demi, de mai à septembre 1944, la fin de la vie de mon grand-père en Italie. Ensuite, j'ai tenté de placer ce matériel dans son contexte, ce qui n'était toutefois pas possible avec les seules déclarations des quelques témoins encore vivants que j'ai interrogés.

La principale raison pour la forme que j'ai choisie est une mémoire qui ne peut plus se fier à soi-même et qui est devenue autoréflexive à cause de la distance temporelle par rapport aux événements historiques de la Seconde guerre mondiale. Puisque pour nous le souvenir est largement devenu de l'histoire, je tourne autour de mon objet par des détours labyrinthiques, j'essaie de m'approcher de lui en observant mon grand-père à travers différents points de vue et à l'aide de différents supports de la mémoire. Les souvenirs de ma mère et de sa cousine, les derniers membres vivants de la famille qui avaient encore connu Wilhelm Crisolli, sont assemblés avec les matériaux des dossiers trouvés dans des archives d'histoire militaire et dans d'autres archives scientifiques, mais ils sont également confrontés à des résultats de la recherche historiographique critique. Les pièces de dossiers, les témoignages ou les photographies se sont ainsi révélés être des correctifs mutuels qui faisaient apparaître comme trompeur le strict antagonisme entre faits documentaires et fictions.

J'ai choisi cette forme ouverte pour apprécier à leur juste valeur la contradiction, la complexité, mais aussi le hasard des événements. J'ai surtout évité les instructions morales aux lecteurs en préservant, autant que possible, l'ambiguïté de mon matériel de recherche. Il est par ailleurs difficile d'attendre autre chose d'un auteur appartenant à une génération qui, à l'université, a été formée avec les théories de la déconstruction et du post-structuralisme. Au fond, je n'ai rien fait d'autre que de décaler, avec les éléments de la modernité littéraire ou de la philosophie postmoderne, les coordonnées du discours sur la mémoire de la République fédérale. Du reste je crois qu'à l'avenir, la forme du souvenir sera d'une importance décisive. Nous savons de quoi nous devons nous souvenir, mais comment et à quelle fin, cela n'est pas clair.

C. H.-M. : *Votre approche du passé s'effectue à travers une perception très sensorielle de paysages, d'abord de façon quasiment inconsciente à travers les paysages fortement imprégnés par la mémoire de l'Est de l'Europe, ensuite, à l'opposé, à travers le paysage méridional de la Toscane. Est-ce que la nature ou le paysage ont pour vous une signification métaphorique ou allégorique ? Quel rôle jouent pour vous les descriptions ?*

T. M. : On pourrait désigner mon regard sur les paysages comme souvenir figuratif. Ce procédé résulte bien sûr aussi du fait que mon livre participe en partie du genre récit de voyage ou souvenirs de voyage. À la recherche de mon grand-père je me suis retrouvé en Pologne, dans les pays baltes, à l'intérieur de l'Allemagne à Berlin, en Franconie et en Lusace, mais surtout en Toscane. Lorsqu'en tant qu'Allemand on voyage en Italie, on le fait

bien sûr avec l'horizon d'une riche tradition littéraire, qu'on pense seulement aux séjours italiens de Goethe, Heine ou August von Platen. Ce dernier joue un certain rôle dans mon livre, car un de ses descendants faisait partie des officiers supérieurs de Wilhelm Crisolli en Italie. J'ai été influencé par les *Scènes de la vie d'un propre à rien* de Eichendorff, mais aussi par le fragment *Andreas* de Hugo von Hofmannsthal sur lequel je me suis penché très longtemps et qui me fascine encore aujourd'hui. Les textes littéraires sont toujours tissés de différents codes et voix, dans mon livre ce n'est pas autrement.

D'un point de vue poétologique, les descriptions de paysages jouent pour moi un rôle de toute première importance. Sans la perception ou la description de paysages, mon écriture ne serait probablement pas du tout possible. Parmi les éléments qui m'inspirent, les paysages occupent la première place. Je communique avec eux, j'essaie de les lire, de déchiffrer leur histoire. Les paysages sont pour moi des allégories de la mémoire, les médias les plus importants du souvenir aussi bien volontaire qu'involontaire. Je dégage une couche historique après l'autre et j'essaie dans mon imagination d'annuler les changements visibles et de faire retour en arrière dans le temps. Y aurait-il la possibilité du voyage dans le temps, je le ferais. La description de paysages me procure une grande partie du plaisir dans l'écriture et constitue la majeure partie du travail sur le texte, car il s'agit là de voyages imaginaires dans le temps. Je laisse à d'autres l'interprétation pour savoir si le résultat peut se désigner comme une histoire naturelle. Le lien entre la « déconstruction de mythes familiaux et l'affranchissement d'un discours esthétique sur le paysage » dans mon livre a été récemment démontré par Anne Fuchs, germaniste à University College à Dublin¹.

Mes propres réflexions lors de l'écriture de mon livre étaient telles que je ne pouvais même pas imaginer la biographie de personnes sans le paysage qui les entoure, d'une certaine manière je regardais la personne et le paysage comme une sorte d'unité mythique. Pour moi, le paysage est l'élément décisif qui marque les sociétés rurales ou des petites villes. Peut-être en est-il un petit peu comme chez Fernand Braudel – dans son épopée sur la Méditerranée, la géographie conduit à la découverte d'une « histoire quasiment immobile ». Dans mon prochain livre qui aura pour sujet la Bohème et qui, de là, mène de nouveau en Italie, mais également aux États-Unis, je réutiliserai ce procédé tout en essayant de l'élargir. La Bohème du Nord apparaîtra comme un paysage thermal, industriel, de guerre et d'émigration ; chacun de ces paysages sera représenté par une autre biographie. Car mon regard sur les paysages essaie de rendre visible le passé dans le présent, les allégories de l'impérissable sont également en jeu. Que rien ne disparaît, mais revient sous une forme transformée est un principe poétique. Mais peut-être est-ce seulement le regard de quelqu'un qui comme moi a grandi à la campagne et qui a l'habitude d'interpréter le changement des saisons grâce aux différents signes du paysage et du ciel.

C. H.-M. : *Vous vous sentez appartenir à la troisième génération, la génération des petits-enfants. Comment définiriez-vous cette génération qui inclut également des auteurs nés dans les années 1960/1970 et qui ont un horizon d'expérience tout à fait différent par rapport au passé ?*

T. M. : Bien sûr je n'appartiens à la troisième génération qu'en ce qui concerne mon grand-père. Mais par rapport à la Seconde guerre mondiale, ce rapport généalogique est pour moi

¹ Anne Fuchs, « After-Images of History: Thomas Medicus's „In den Augen meines Großvaters“ », in *Gegenwartsliteratur*, 5/2006. Voir aussi la conférence de Fuchs « Landschaftserinnerungen als Medium der transgenerationalen Kommunikation » présentée au colloque « Generationsidentitäten in Deutschland nach 1945 » à l'Université de Constance du 19 au 21 janvier 2006.

déterminant, car mon père est mort il y a 35 ans déjà. Les différentes classes d'âge se distinguent évidemment les unes des autres. La cohorte de la génération des petits-enfants à laquelle j'appartiens occupe plutôt une position intermédiaire. Non seulement entre père et grand-père, mais aussi sur le seuil entre mémoire communicative et mémoire culturelle. Certaines choses sont pour moi encore du souvenir, beaucoup est déjà de l'histoire. Ceux qui sont nés comme moi entre 1950 et 1960 sont considérés comme les « enfants de la consommation ». Certes, nous pouvons encore nous souvenir de quelques ruines de guerre dans les grandes villes, mais ce qui nous a marqué étaient le miracle économique en Allemagne fédérale ainsi que le changement politique des conservateurs à la coalition sociale-libérale en 1969, avec Willy Brandt comme figure symbolique représentative. Le changement des valeurs vers une culture de l'épanouissement personnel était également déterminant. Ceux qui sont nés entre 1960 et 1970 sont les enfants de la crise. Ils ont connu des récessions économiques avec deux chocs pétroliers et ont été marqués par la conscience progressive de la fin de la croissance industrielle. En général, l'expérience du national-socialisme ne joue plus de rôle décisif pour la biographie des enfants de la consommation et de la crise, qui sont tous nés après la guerre. Mais concernant la conscience du passé de leurs parents et grands-parents ainsi que leur propre façon d'aborder l'existence, la Seconde guerre mondiale et l'Holocauste étaient présents de façon variée. Personnellement je me souviens encore du silence éloquent et de la parole gardant le silence sur le passé national-socialiste de mes parents et de mes deux grand-mères.

À la recherche de mon grand-père, je me suis consciemment placé dans une lignée généalogique et générationnelle tout en acceptant l'expérience déroutante de devoir intégrer également des crimes de guerre dans la mémoire familiale. Cette perspective historique du roman générationnel est certainement l'élément commun des livres des enfants de la consommation et de la crise. On veut comprendre et non pas accuser, sans toutefois pardonner – somme toute pas une chose facile sur le plan émotionnel. Pour être précis, il faut toutefois ajouter qu'en Allemagne, ce sont jusqu'à présent les livres des enfants de la guerre, de ceux qui ont aujourd'hui entre 60 et 65 ans, qui dominent, et la plupart de ces publications ont le caractère d'une confession auto-thérapeutique. Les romans familiaux des générations plus jeunes étaient jusqu'à aujourd'hui en minorité, mais là aussi se dessine peu à peu une évolution.

À mon avis, l'actuel roman familial constitue la transition vers une représentation littéraire progressive de l'histoire contemporaine de la Seconde guerre mondiale. Dans la littérature contemporaine espagnole, les conséquences familiales de la guerre civile font depuis un certain temps déjà l'objet d'un traitement fictionnel. En Allemagne, il y avait pendant longtemps une sorte de commandement moral de vérité et d'authenticité qui a eu pour conséquence une interdiction d'images littéraires et qui a rendu taboues les représentations correspondantes (qui ont toutefois existé). Soixante ans après la fin de la Seconde guerre mondiale, la situation a changé. Mais le roman à scandale *Endstufe* (« Stade final ») de Thor Kunkel paru en 2004 a montré à quel point ce terrain est encore miné. En revanche, le roman familial *Es geht uns gut* (« On se porte bien ») de l'auteur autrichien Arno Geiger né en 1968, qui a reçu en 2005 le Prix du livre allemand (« Deutscher Buchpreis ») signifiait un véritable progrès littéraire. Mais il faut espérer voir émerger de nouvelles formes narratives qui se soucient de la signature totalitaire du 20^e siècle. Je trouve que de futurs écrivains pourraient apprendre beaucoup des auteurs de la première génération, comme par exemple d'un Jorge Semprun.

C.-H. M. : *Quelle est votre position par rapport aux critiques qui voient en votre livre une réhabilitation de votre grand-père et qui le caractérisent comme « littérature de justification » ?*

Tout ce que j'ai dit jusqu'à présent devrait rendre inutile une réponse à cette « critique », également parce qu'elle est diffamatoire. Ceux qui ont lu mon livre savent que le reproche qu'il s'agit d'une euphémisation est faux. Je mène entre autres une sorte de procès par indices contre mon grand-père qui ne se termine pas par un acquittement. Les « critiques » dont vous parlez se distinguent surtout par le fait de se taire sur la majeure partie de mon livre. Les portraits des trois femmes par exemple, qui représentent trois façons différentes de se taire sur le passé national-socialiste en Allemagne fédérale, ne sont même pas mentionnés. Il en est de même de la forme littéraire qui dépasse un seul genre. Ce qui les intéresse, c'est de ramener la pluralité des perspectives et la polyphonie de mon livre à une « histoire de nazi ».

Bien sûr mon grand-père est au centre, sa participation à des crimes de guerre ainsi que l'élucidation des événements de la guerre en Italie est, parfois plus, parfois moins, un leitmotiv évident. Mais ce qui me préoccupait le plus dans ce contexte, étaient les conséquences trans-générationnelles du national-socialisme dans une famille allemande d'après-guerre, une stratégie d'éclaircissement de soi-même qui n'est pas atypique pour ma génération. La différence entre les discours mémoriels de la deuxième et de la troisième génération n'est même pas présente chez ces critiques, ils ne semblent même pas avoir conscience qu'il y a ici un conflit de générations. Au lieu de cela, le discours moralisateur de l'accusation, typique pour les soixante-huitards, est utilisé de façon normative, celui qui pense autrement, est diffamé. Or, la troisième génération tient un autre discours sur le passé et elle a atteint un autre degré de réflexion que l'ancienne génération de 1968. Le discours de culpabilité de l'ancienne République fédérale, opérant avec le repentir, l'expiation et la consternation, est devenu obsolète et il a perdu sa force de lien social. Nous vivons à l'époque de la post-mémoire où – cela est également dû au départ des témoins – il n'y a presque plus de souvenir ou d'expérience individuels qui pourraient directement se rattacher à l'époque de la Seconde guerre mondiale. Les critiques dont vous parlez ignorent tout cela aussi bien qu'ils ignorent la transformation de la constellation historique et politique après 1989. Depuis, ce n'est pas seulement l'époque du national-socialisme qui est devenue histoire, mais également l'ancienne République fédérale et la RDA. Notre perception du national-socialisme et de la guerre n'est donc plus qu'une perception indirecte et les politiques de l'histoire des deux États allemands, qui représentent deux réponses différentes au Troisième Reich, sont également devenues obsolètes et historiques.

Celui qui réagit avec des reproches d'euphémisation, de justification, voire d'une relativisation de la culpabilité aux changements du discours sur la mémoire après 1989, montre seulement qu'il a perdu depuis longtemps le pouvoir d'interprétation sur l'histoire du national-socialisme. Je pense que nous nous trouvons dans un état de désorientation productive où nous devons nous demander quelles devront être à l'avenir les représentations symboliques du « passé allemand ». De nouvelles stratégies narratives autoréflexives montrent qu'il ne s'agit plus d'une « maîtrise du passé », mais de quelque chose comme une esthétique de la mémoire. Espérons que le recours abusif à l'histoire comme théologie substitutive pourvoyeuse de sens est terminé.

C. H.-M. : *Est-ce que votre grand-père représente pour vous une figure héroïque ? Et est-ce que dans votre roman familial, votre père, appelé sous les drapeaux en 1939, jouerait alors le rôle de l'anti-héros ?*

T. M. : On m'aurait très mal compris si mon grand-père se manifestait aux lecteurs de mon livre comme un héros. J'espère que ce malentendu n'apparaît même pas. Je ne saurais même pas dire pourquoi mon grand-père serait un héros. Les actions héroïques militaires, qu'il y avait sans doute aussi dans la Wehrmacht pendant la Seconde guerre mondiale, sont toujours

douteuses dans la mesure où elles servaient à légitimer un régime totalitaire et ses guerres d'agression et d'idéologie raciste. Toute gloire militaire provoque jusqu'à aujourd'hui en Allemagne un arrière-goût mauvais, les héros militaires sont peu aimés, les monuments aux morts qu'il y a évidemment aussi dans ce pays, sont une affaire à double tranchant. Non, il m'importait toute autre chose. Comme je l'ai déjà dit, l'empathie joue un rôle important, mais plutôt comme une phase préliminaire à un autre niveau de la représentation. Ce qui m'a surtout intéressé étaient les constellations biographiques pendant la guerre et l'après-guerre. Un général allemand de la Wehrmacht qui en 1944 est mortellement blessé dans une embuscade de partisans en Toscane, et qui porte le nom de famille italien Crisolli – cette constellation aussi bien complexe que contingente m'apparaissait, malgré son caractère réel, comme une matière romanesque, comme un défi littéraire. C'est la raison pour laquelle j'ai essayé de reconstituer la vie de mon grand-père à partir de sa mort énigmatique ; personne dans ma famille ne connaissait le déroulement exact de l'embuscade ni les raisons.

Mon grand-père serait plutôt un héros tragi-comique, son destin, et aussi sa fin, sont en partie tellement grotesques qu'on pourrait en rire. Le comique d'un général allemand de la Wehrmacht parlant couramment l'italien et portant le nom Wilhelm Crisolli, qui prend ses quartiers dans des villas toscanes, qui aime faire la conversation avec les maîtresses de maison en buvant le thé, qui considère que les hommes italiens sont des lavettes et qui, finalement, est par hasard victime d'une embuscade de partisans, tout cela semble inventé, mais c'est la réalité historique. Ma stratégie d'accentuer les constellations et les situations dans lesquelles les personnes se trouvent prises, est au fond anti-héroïque et constitue la tentative de rendre au quotidien historique sa banalité. C'est pourquoi mon père est moins un anti-héros qu'un personnage secondaire (la présentation de sa biographie devrait être l'objet d'un autre livre). Sa fonction est de représenter une autre génération. Mon père avait dix-huit ans en 1939, il a passé le « baccalauréat de guerre » (Notabitur) et peu après, il est allé au front (en tant qu'officier du Service de santé). Faisant partie de ces rapatriés de guerre typiques que la défaite militaire de l'Allemagne a poussés dans une longue et profonde crise de virilité peut-être jamais dépassée, il porte en effet des traits d'un anti-héros tragique. Car en 1945, il en était définitivement fini de la virilité que le prussien Wilhelm Crisolli, né sous l'Empire, a pu encore vivre entièrement. Ce qui m'intéressait le plus dans le cas de mon père, c'était la brusque chute d'une biographie à succès ouest-allemande à l'intérieur de laquelle la Seconde guerre mondiale s'était enkystée de façon presque invisible.

C. H.-M. : *Vous écrivez que votre intérêt pour le passé et pour le destin de votre grand-père a été suscité en 1996 lors de la visite du musée des expositions mondiales à Flushing Meadows. C'est là que vous avez découvert la « capsule temporelle » destinée à sauvegarder pour des générations futures des objets du quotidien de l'année 1939, alors qu'à la même époque, l'Europe a sombré dans le chaos. Est-ce qu'une certaine constellation du présent n'a pas également éveillé votre intérêt, si on pense en 1995 aux commémorations du cinquantième anniversaire de la fin de la guerre et au début de l'exposition sur les crimes de la Wehrmacht ?*

T. M. : Objectivement, ces deux événements ont certainement joué un rôle, dans la mesure où ils ont transformé de façon décisive et différente la culture mémorielle en Allemagne. L'histoire de « l'exposition sur la Wehrmacht » inaugurée en 1995 documente de façon particulièrement significative les débats sur l'histoire des années 1990. Le titre officiel était « Guerre d'extermination. Crimes de la Wehrmacht 1941-1944 ». En 1999, cette exposition fut retirée à cause d'erreurs considérables et elle a ensuite été montrée dans une conception entièrement retravaillée – une procédure qui de nouveau a déclenché des débats publics échauffés. L'effet décisif de ces deux expositions venait du fait de confronter des centaines de

milliers de visiteurs à la question de la participation, ou non, de membres de leurs propres familles aux crimes du national-socialisme. Les « romans familiaux » publiés quelque temps après ont essayé de donner une réponse à la question de culpabilité soulevée par cette exposition, à partir de la biographie familiale. Les auteurs de ces livres qui, comme moi, ne sont souvent pas d'auteurs professionnels, ont commencé à fouiller les archives de famille à la recherche de documents attestant du passé des pères et grands-pères pendant la guerre. Les débats acharnés autour de la première exposition ne doivent pas empêcher de voir qu'ils faisaient partie intégrante d'une culture mémorielle qui, en 1995, a proposé une vision de l'histoire inhabituellement plurielle. Sans être soupçonné d'être revanchard ou de relativiser la culpabilité allemande, on pouvait également se souvenir des victimes allemandes des bombardements, des victimes de l'exode et des expulsions des territoires de l'Est ou du destin des prisonniers de guerre allemands en détention soviétique.

Évidemment moi aussi, j'ai été influencé par « l'exposition sur la Wehrmacht » et la pluralisation de la mémoire dans le contexte de l'année commémorative 1995, sans ces deux événements mon livre aurait été impensable. Mais d'un point de vue subjectif, les conséquences géopolitiques de l'année 1989 que, ayant déménagé en 1983 à Berlin (Ouest), j'ai vécue de tout près, ont été plus importantes pour moi. Je décris dans mon livre comment la redécouverte des anciens territoires de l'Est d'où ma mère a fui en tant qu'adolescente en 1945, m'a aidé à suivre le passé de mon grand-père. Si le rideau de fer n'avait pas disparu, ainsi est mon raisonnement, je ne serais jamais venu dans la Poméranie aujourd'hui polonaise où Wilhelm Crisolli a vécu en tant que jeune officier et où il a fait la connaissance de ma grand-mère qu'il a ensuite épousée. Mes nombreuses visites en Poméranie ont finalement attiré mon attention sur les derniers mois de guerre de mon grand-père en Toscane, mais elles ont également provoqué un intérêt qui dure jusqu'à aujourd'hui pour les destins de la nation polonaise. Dans ma biographie, l'année 1989 a deux visages. D'une part un événement politique dont j'ai été témoin, mais d'autre part aussi un événement producteur de mythes grâce au retour de mon histoire familiale. « L'Est » est pour moi jusqu'à aujourd'hui le mythe qui me capte le plus.

C. H.-M. : *Est-ce qu'on pourrait désigner cette prise de conscience avec ce que Walter Benjamin entend par « Maintenant de la connaissabilité » (« Jetzt der Erkennbarkeit »), concept selon lequel seul une certaine constellation du présent permet une connaissance du passé et qu'inversement le passé éclaire en même temps le présent ?*

T. M. : Cela peut tout à fait se décrire comme ça et les critiques qui méritent ce nom l'ont également vu ainsi. Dans la *Süddeutsche Zeitung*, il était par exemple question que moi, mais aussi d'autres auteurs de « romans familiaux », nous étions des « micrologues messianiques » « qui comme Benjamin flairent derrière chaque virgule la porte du paradis. Ou la porte de la vérité historique ». Cela est juste. Mais comme je l'ai déjà dit, chaque texte est un tissu de nombreuses lectures. C'est pourquoi je n'ai pas non plus pris de décision consciente pour le concept de Benjamin. Comme beaucoup d'autres choses, cette expérience de lecture était décisive pour la socialisation intellectuelle de ma génération. Mais je pourrais également mentionner Marcel Proust ou W.G. Sebald, décédé en 2001, qui pensait qu'il y avait toujours la possibilité que quelque chose du passé vous rattrape inopinément et vous touche en plein cœur.

Il ne faudrait pas oublier non plus que dans de nombreux passages de mon livre – surtout lors de mes voyages en Toscane – la psychanalyse a exercé une influence déterminante. Le voyage, le rêve et l'inconscient se situent à peu près sur le même niveau. De façon générale, il faut le souligner, l'inconscient joue dans une grande partie de mon livre un rôle plus important que la conscience. Et comme il s'agit d'une biographie familiale, les relations

œdipiennes entre les membres de la famille ont évidemment aussi une importance ainsi que ma quête de ce que signifient l'homme et la virilité. Toutefois le concept benjaminien du « Maintenant de la connaissabilité » décrit mon approche assez précisément, bien que je doive ajouter qu'évidemment je ne m'attendais pas à la rédemption ni à la vérité. La constellation du présent permettant le regard sur le passé était en effet très propice. Je rappelle ici encore une fois la distance générationnelle par rapport aux événements de la Seconde guerre mondiale et la transformation progressive des souvenirs en histoire que nous sommes en train de vivre.

C. H.-M. : *Vous avez volontairement interrompu les investigations sur votre grand-père sans avoir appris quelque chose de définitif. À la fin de votre livre vous reconnaissez la nécessité de se souvenir, mais vous plaidez également pour l'oubli. Est-ce que cet oubli a chez vous une dimension éthique ? Dans quelle mesure il contient également la question de la transmission ?*

T. M. : Il serait faux de parler d'interruption dans le sens où mes investigations auraient été sans résultat. À la fin je savais plus sur mon grand-père que ce que j'avais espéré au début et je savais plus que n'importe quel autre membre de la famille. Il serait plus juste de dire que j'ai pu terminer mes enquêtes parce que je savais bien que je ne trouverais plus rien d'autre qui aurait pu encore fondamentalement changer le contenu et les messages de mon livre après trois ans de travail. Même si j'avais encore assemblé plus de détails, il n'y aurait pas eu de tableau complet. On ne peut donc parler d'interruption que dans le sens où je me suis contenté d'un certain caractère inachevable. De plus je craignais de me perdre dans des détails sans importance ou pire, de ne plus pouvoir sortir du passé historique dans lequel je m'étais plongé. Un jour il était temps de terminer mon voyage dans le temps et de revenir.

En ce qui concerne le souvenir et l'oubli, on peut d'abord constater que chacun de nous doit d'abord oublier avant de pouvoir se souvenir. Et comme l'un ne va pas sans l'autre, on ne peut pas non plus se servir de l'un contre l'autre, surtout pas moralement. Je pense qu'attribuer une valeur éthique au souvenir est aussi insensé qu'en attribuer une à l'oubli. Des deux il ne faudra pas faire de dogme et il faudra séparer la dialectique du souvenir et de l'oubli du contexte (souvent polémique et déterminé par la politique de l'histoire) du refoulement ou de la relativisation de la culpabilité.

Par ailleurs il est complètement faux de croire que fondamentalement, le souvenir était une activité moralement bonne, sensée et précieuse. En Allemagne, on parle souvent de façon très émotionnelle du souvenir, alors qu'il vaudrait mieux parler d'historiographie ou de politique de l'histoire. On a oublié, ou on ne veut pas admettre, que la mobilisation du souvenir peut tout à fait servir à des intérêts évidents dans la construction de certaines visions de l'histoire. La mémoire collective ou aussi la défaillance de la mémoire collective de nations entières peuvent fonctionner ainsi. Dans l'année commémorative 2005, le souvenir de la Seconde guerre mondiale en Russie se concentrait sur la victoire sur l'Allemagne, mais ne tenait pas compte du caractère répressif de la dictature stalinienne qui a obtenu cette victoire. Les officiers polonais assassinés en 1940 dans le massacre de Katyn ne reentraient pas non plus dans la vision officielle de l'histoire de la Russie de Poutine. Si nous nous rappelons avec quel revanchisme l'Allemagne s'est souvenu du Traité de Versailles dans l'entre-deux-guerres et quelles en étaient les conséquences catastrophiques, on sait ce que le souvenir ou ce qu'on tient pour le souvenir, peut provoquer. Quant à l'oubli, il faudrait reconnaître que sans l'oubli nous serions incapables d'agir et que nous ne serions même pas en mesure de nous réconcilier. C'est ce que Jorge Semprun a fait remarquer lors d'une manifestation à Berlin en 2005. Pensant à l'actuelle frontière germano-polonaise, l'écrivain espagnol, ancien déporté à Buchenwald, disait que sans l'oubli, le bon voisinage qu'on observe entre temps là-bas ne

serait guère possible. Pour la frontière franco-allemande, la situation est semblable. Combien cela serait-il terrible si l'Alsace-Lorraine jouait toujours un rôle émotionnel ou était un objet de la politique de l'histoire dans la mémoire collective des Allemands ou des Français. L'oubli n'est pas forcément une honte, contrairement au refus du savoir. En ce qui concerne mon grand-père, j'ai pu récolter suffisamment d'éléments pour moi-même de façon à pouvoir mettre fin à ses soixante ans d'existence en tant que fantôme inquiétant ; à présent, je peux l'oublier sans crainte. Il est grand temps de se débarrasser du kitsch qui se tisse autour de la notion du souvenir sous forme de pédagogisation édifiante, d'instrumentalisation ou d'émotionnalisation de l'histoire.

Berlin, en novembre 2006

Traduit de l'allemand par Carola Hähnel-Mesnard